

Lacan Quotidien



N° 845 – Samedi 22 juin 2019 – 15 h 58 [GMT + 2] – lacanquotidien.fr



Couac !

EN AVANT

Ruse de la Raison, folie politique

Palpitante découverte freudienne, la chronique de Laura Sokolowsky

Dissonances par Emmanuelle Desjardins



Ruse de la Raison, folie politique

Palpitante découverte freudienne, la chronique de Laura Sokolowsky

Lacan dévoile la formule générale de la folie lors d'un congrès de psychiatrie en 1946. Cette date n'est pas indifférente. La victoire remportée sur les ennemis du genre humain a montré que les puissances de destruction pouvaient être contenues et Lacan témoigne de sa joie de pouvoir s'exprimer de nouveau publiquement. Il ajoute que, durant la guerre, il a eu le « fantasme d'avoir la main pleine de vérités pour mieux la refermer sur elles » (1). Ainsi, nous apprenons que ce ne fut pas la censure extérieure, mais un fantasme qui l'avait incité à garder pour lui certaines vérités concernant la folie (2).

À l'inverse du stéréotype de la folie comme déficit des facultés, Lacan résume de façon lapidaire la fascination exercée par l'alliance de la folie et de la domination : « Un organisme débile, une imagination dérégulée, des conflits dépassant les forces n'y suffisent pas. Il se peut qu'un corps de fer, des identifications puissantes, les complaisances du destin, inscrites dans les astres, mènent plus sûrement à cette séduction de l'être. » (3) Relativement aux événements récents, Lacan se réfère aussi à la notion hégélienne de la ruse de la Raison.

Selon Hegel, la Raison emprunte des voies erratiques et chaotiques pour se réaliser au-delà des consciences individuelles et de leur destin singulier. Le sens caché de l'histoire n'apparaît qu'à la fin, le bonheur des individus ne tenant aucune place dans un tel processus. À notre insu, nous réalisons un projet total, un intérêt universel dont nous ne savons rien dans l'instant où nous le vivons. En outre, Hegel estime que les États se comportent comme des individualités : entre eux, la lutte est incessante. Méfiance réciproque, trahison et violation des traités sont des moyens employés par les États pour conserver leur indépendance et leurs droits. Si l'État où règne les passions, les désirs et la violence est un organisme moral soumis au hasard, la signification supérieure de la guerre apparaît comme une consolidation de sa puissance dans la mesure où les conflits extérieurs sont susceptibles de contenir les désordres intérieurs. Appréhendée de la sorte, la guerre est rationnelle, ce qui valut quand même à Hegel certaines critiques.

Si, durant la seconde Guerre mondiale, l'infatuation de la puissance avait une fois encore servi la ruse de la Raison, on saisit mieux pourquoi la quête de vérité avait pu en souffrir. Indifférente à l'existence humaine, la guerre réalise cette forme de la jouissance qualifiée par Freud de pulsion de mort. Dans un article publié en 1947 dans *L'Évolution psychiatrique*, Lacan y revient en mentionnant l'appui que les puissances obscures du surmoi avaient trouvé dans la docilité des masses (4).



Cette vérité de la jouissance n'étant plus réfutable, le monde était prêt à entendre Lacan soutenir que la folie n'est pas une déficience psychologique ou physique. La folie s'avère constitutive de l'être parlant et sa structure fondamentale est liée à l'aliénation du sujet à son image. Cette aliénation qui constitue le nœud imaginaire correspond au narcissisme, le Moi n'étant qu'une fiction dépendant de la structure visuelle. Dans cette identification qui n'est pas équivalente au sujet de la parole et du langage, le mirage de la maturation de sa puissance fige celui-ci à l'image qu'il se croit être (5).

Il en résulte cette croyance étonnante par laquelle l'homme se croit homme. C'est Napoléon qui se prend pour Napoléon, enflammant l'imagination de Hegel qui le voit passer à Iéna sur son cheval : « J'ai vu l'Empereur – cette âme du monde – sortir de la ville pour aller en reconnaissance : c'est effectivement une sensation merveilleuse de voir un pareil individu qui, concentré ici sur un point, assis sur un cheval, s'étend sur le monde et le domine » (6). Mais Lacan explique que Napoléon n'ignorait pas qu'il avait été Bonaparte auparavant et que sa chute commença le jour où il se prit vraiment pour Napoléon. En conséquence, un fou qui se prend pour un roi est fou assurément. Mais un roi qui se prend pour un roi est tout aussi fou dans la mesure où celui-ci ne joue pas son rôle de roi : il y croit en se tenant pour responsable de l'ordre du monde. Sa mission consiste à modifier, bouleverser ou détruire l'ordre actuel pour le remplacer par un ordre nouveau. Un tel roi, comme Louis II de Bavière, est une victime élue.

Lacan emprunte aussi à la *Phénoménologie de l'Esprit* certains développements sur la loi du cœur et le délire de présomption. Conçue comme une science de l'expérience de la conscience, rappelons que la phénoménologie de l'Esprit décrit l'évolution dialectique de la conscience qui s'effectue par une série de négations successives. La vérité n'est pas conçue comme intemporelle : il y a un développement progressif de la vérité. Celle-ci n'est pas donnée au départ, elle prend la forme de certaines théories considérées comme vraies à un moment donné, lesquelles deviennent ensuite dépassées. Elles seront donc fausses à l'époque suivante. La vérité universelle est ainsi définie comme l'ensemble des différentes formes de la vérité saisies dans leur succession. C'est pourquoi pour Hegel, le vrai est aussi le Tout.



Dans la préface à la *Phénoménologie de l'Esprit*, le philosophe utilise une métaphore botanique (7). Au début, nous avons le bouton de la fleur. Puis ce bouton disparaît dans l'éclosion de la fleur et le fruit dévoile la fleur comme le faux être-là de la plante. Comme sa vérité, le fruit prend ensuite la place de la fleur. Enfin, la fleur est niée pour donner place au fruit. De sorte que la négativité du bouton réalise la fleur et que celle de la fleur réalise le fruit. Ce que cette métaphore botanique permet d'apercevoir, c'est que le bouton de fleur n'est pas plus faux, ou plus contradictoire, que la fleur et le fruit puisqu'il s'agit des trois formes successives de la plante dans son propre développement : le bouton disparaît dans l'éclatement de la floraison et le bouton est réfuté par la fleur. Dans ces formes successives, le bouton, la fleur et le fruit restent mutuellement incompatibles cependant qu'il s'agit de la même unité organique et que chacune de ces formes est nécessaire aux autres.

De la même façon, les systèmes philosophiques qui se succèdent ne sont pas la vérité, mais *des développements de la vérité*. Hegel pointe que c'est bien ceci qui pose problème car la conscience ne parvient pas à appréhender un système philosophique comme une fleur. Elle ne parvient pas à s'affranchir de la contradiction. Pour cette conscience, en effet, une chose est vraie ou elle n'est pas vraie, elle ne peut pas être vraie et fausse en même temps. Néanmoins, cette contradiction est une caractéristique de la vérité et le pas qu'il convient d'accomplir consiste à introduire l'Histoire dans la définition de la vérité. La vérité répond à présent d'une logique temporelle, la dialectique étant ce mouvement par lequel la conscience s'affranchit de ses positions pour aller vers la conscience de soi universelle et le dévoilement de la vérité.

Par ailleurs, Hegel décrit un moment de la conscience de soi où c'est le sentimentalisme de l'action qui domine. Ici, ce qui motive l'action, c'est l'égoïsme du cœur, la vanité et l'orgueil. C'est le sentiment que le cœur est pur et que c'est le monde qui est mal fichu. Ce cœur veut imposer sa loi particulière pour remédier aux désordres du monde, il veut agir pour le bien-être de l'humanité. Hegel estime que cette projection de son propre désordre subjectif sur le monde et l'action pour instaurer le Bien universel en imposant la loi de son cœur aux autres est une entreprise totalement insensée.

Le délire de présomption se trouve associé à la loi du cœur. En effet, si le cœur impose sa propre loi aux autres à partir d'une dénonciation des désordres du monde, il actualise cette loi, qui perd ainsi son caractère particulier. En devenant la loi de tous, elle est universelle. C'est là que l'affaire se gâte dans la mesure où ce cœur particulier ne reconnaît plus cette loi universelle comme étant la sienne propre. La conscience de soi ne veut pas seulement réaliser son propre désir ou sa propre jouissance : elle veut que ce désir soit celui de tous. Le délire de présomption, c'est ce moment où, ayant voulu réaliser sa propre loi, le cœur – nommons-le pour simplifier le Moi – ne se reconnaît plus dans sa propre création. Se retournant contre lui-même, il projette hors de lui sa perversion en l'attribuant à l'autre.



L'infatuation de la puissance mentionnée par Lacan au début de « Propos sur la causalité psychique » aurait pu s'illustrer par le suicide de Hitler qui s'empoisonna dans son bunker le 30 avril 1945. Mais Lacan préfère se reporter aux procès de Moscou. Rappelons qu'entre 1936 et 1938, les anciens bolcheviks de la révolution russe se retrouvèrent sur le banc des accusés. Ces procès, qui annoncèrent les grandes purges entreprises par Staline pour éliminer ses opposants, aboutirent à l'élimination d'un tiers des officiers de l'Armée rouge. Les actes d'accusation de haute trahison, de complot, d'espionnage au bénéfice de

l'ennemi, les tentatives d'assassinat furent inventés de toutes pièces lors de ces procès spectaculaires et médiatiques. Les aveux furent obtenus par la torture. Les accusés, qui n'avaient pas d'avocat, s'accusaient dans l'espoir vain de pouvoir sauver leur famille. La pratique forcenée du *mea-culpa*, sa honteuse mise en scène et les condamnations à mort ont montré que le jeu de la loi du cœur n'est pas du tout quelque chose d'abstrait. Son horizon, c'est le bain de sang (8).

Cette dimension politique du délire de présomption mérite d'être rappelée, n'ayant rien perdu de son actualité au moment où l'individu le plus intelligent du monde prépare sa réélection à la tête d'une très grande nation.

1 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Seuil, Paris, 1966, p. 151.

2 : Lacan se réfère au mot de Fontenelle : « Si j'avais la main pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir » (cf. Grimm, *Correspondance littéraire philosophique et critique*, t. II, Paris, éd. Furne, 1829, p. 97, n. 1).

3 : Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 176.

4 : Cf. Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 120.

5 : Cf. Lacan J., « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je », *Écrits, op. cit.*, p. 95.

6 : Lettre de Hegel à Niethammer, *Correspondance*, t. I, Paris, Gallimard, coll. Tel, 1990.

7 : Cf. Hegel G. W. F., *Phénoménologie de l'Esprit*, Paris, Gallimard, NRF, 1993, p. 69.

8 : Cf. Lacan J., « Propos sur la causalité psychique », *op. cit.*, p. 175 & *sq.*.



	I ₀	I ₃	I ₇	I ₁₁	I ₂	I ₅	I ₉	I ₁	I ₄	I ₆	I ₈	I ₁₀	
P ₀	G	A [♯] / _{B[♭]}	D	F [♯] / _{G[♭]}	A	C	E	G [♯] / _{A[♭]}	B	C [♯] / _{D[♭]}	D [♯] / _{E[♭]}	F	R ₀
P ₉	E	G	B	D [♯] / _{E[♭]}	F [♯] / _{G[♭]}	A	C [♯] / _{D[♭]}	F	G [♯] / _{A[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	C	D	R ₉
P ₅	C	D [♯] / _{E[♭]}	G	B	D	F	A	C [♯] / _{D[♭]}	E	F [♯] / _{G[♭]}	G [♯] / _{A[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	R ₅
P ₁	G [♯] / _{A[♭]}	B	D [♯] / _{E[♭]}	G	A [♯] / _{B[♭]}	C [♯] / _{D[♭]}	F	A	C	D	E	F [♯] / _{G[♭]}	R ₁
P ₁₀	F	G [♯] / _{A[♭]}	C	E	G	A [♯] / _{B[♭]}	D	F [♯] / _{G[♭]}	A	B	C [♯] / _{D[♭]}	D [♯] / _{E[♭]}	R ₁₀
P ₇	D	F	A	C [♯] / _{D[♭]}	E	G	B	D [♯] / _{E[♭]}	F [♯] / _{G[♭]}	G [♯] / _{A[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	C	R ₇
P ₃	A [♯] / _{B[♭]}	C [♯] / _{D[♭]}	F	A	C	D [♯] / _{E[♭]}	G	B	D	E	F [♯] / _{G[♭]}	G [♯] / _{A[♭]}	R ₃
P ₁₁	F [♯] / _{G[♭]}	A	C [♯] / _{D[♭]}	F	G [♯] / _{A[♭]}	B	D [♯] / _{E[♭]}	G	A [♯] / _{B[♭]}	C	D	E	R ₁₁
P ₈	D [♯] / _{E[♭]}	F [♯] / _{G[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	D	F	G [♯] / _{A[♭]}	C	E	G	A	B	C [♯] / _{D[♭]}	R ₈
P ₆	C [♯] / _{D[♭]}	E	G [♯] / _{A[♭]}	C	D [♯] / _{E[♭]}	F [♯] / _{G[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	D	F	G	A	B	R ₆
P ₄	B	D	F [♯] / _{G[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	C [♯] / _{D[♭]}	E	G [♯] / _{A[♭]}	C	D [♯] / _{E[♭]}	F	G	A	R ₄
P ₂	A	C	E	G [♯] / _{A[♭]}	B	D	F [♯] / _{G[♭]}	A [♯] / _{B[♭]}	C [♯] / _{D[♭]}	D [♯] / _{E[♭]}	F	G	R ₂
	RI ₀	RI ₃	RI ₇	RI ₁₁	RI ₂	RI ₅	RI ₉	RI ₁	RI ₄	RI ₆	RI ₈	RI ₁₀	

Dissonances

par Emmanuelle Desjardins

Mais que se passe-t-il donc ? Je suis frappée, et ça n'est pas la première fois, par la concomitance des embûches que rencontrent la psychanalyse et la création musicale. Ce rapprochement, s'il m'est personnel, me semble enseignant.

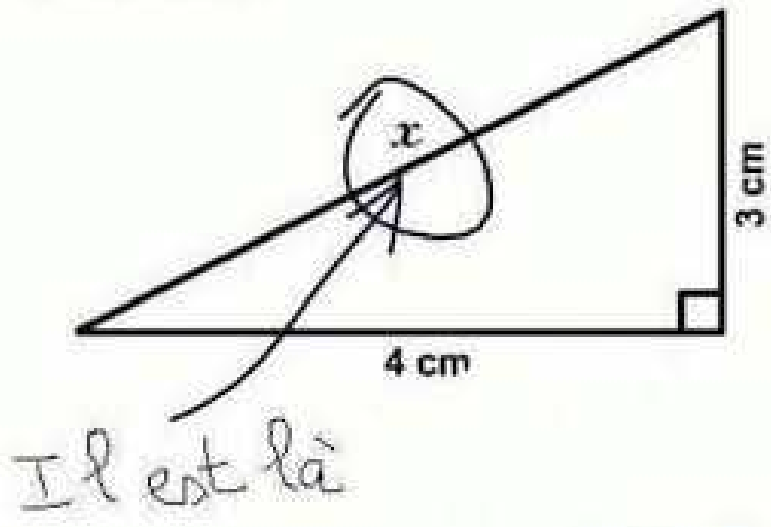
La dixième attaque de la première propose cette fois-ci la suppression pure et simple, dans les programmes de philosophie au lycée, de sa notion fondatrice : l'inconscient.

La deuxième est menacée de disparition sur la seule antenne nationale qui, jusqu'à présent, la promouvait. Les compositeurs bien vivants, qui interprètent notre temps de la plus singulière des façons, sont engagés à se taire pour laisser la voix aux morts, dont nos oreilles bercées connaissent la chanson. À quel endormissement sommes-nous conviés ?

Il faut rappeler que l'invention de la psychanalyse par Freud est exactement contemporaine de l'invention du langage atonal par Schoenberg. Si l'on ne devait citer qu'une seule œuvre de cette période : le monodrame, sublime, *Erwartung* (1907) de Schoenberg, dont le livret de Marie Pappenheim – parente de Bertha Pappenheim, qui n'est autre qu'Anna O., premier cas d'hystérie de Breuer et Freud – n'est pas sans référence à la révolution freudienne.

Serge Cottet, dans un article paru dans le hors-série dédié à la musique de *La Cause du Désir* « Oüï ! », écrivait : « Les lacaniens devraient être sensibles à la musique de notre temps. L'objet *a* en musique n'est pas le réel nu de l'inaudible, mais le *couac* qui défait toute signification et tout confort harmonieux » (1).

3. Trouver X.



N'est-ce pas ce que nous invitent à penser les menaces qui pèsent régulièrement sur la psychanalyse ? L'inconscient est disharmonieux. À celui qui sait l'entendre, il oppose l'absence de certitude, le singulier, le *couac* et le grincement. Il dérange par un raffut qui signe sa position dans le champ du réel. Or il semble que notre époque ne veuille rien savoir de ce « bruit où l'on peut tout entendre » (2), pas plus qu'elle ne laisse la voix à ceux qui font de la dissonance leur création. Certes, la musique dite contemporaine (nomination devenue terriblement austère) n'est pas réductible à la seule notion de dissonance, mais, depuis qu'elle s'est affranchie du système préétabli de la tonalité, elle s'est ouverte au réel du son, faisant l'embarras des programmateurs musicaux du moment.

L'ouïe est probablement de tous les sens le plus conservateur. De là à faire un lien avec la durée d'une cure... pourquoi pas ? Il y est en tout cas le sens le plus mobilisé. *Ne rien vouloir en savoir*, le refrain obscur que la psychanalyse se propose d'éclairer est tout autant un *ne rien vouloir en entendre*. Du « savoir » serré par le sens se détachent, avec « entendre », l'oreille, le corps où joue la résonance et son lot de jouissance.

Côté musique, on donne au public ce que l'on suppose qu'il réclame : de la musique tonale, si possible connue, qui a fonction de ritournelle, de refrain, c'est-à-dire de répétition, soit du discours courant – que Lacan détachait, non sans effet de réveil pour l'auditeur ou le lecteur : *disque-ourcourant* (3). Là encore, il ne s'agit pas de réduire la musique tonale à l'unique notion de répétition, les immenses compositeurs de l'histoire nous enseignent toujours, et notamment sur un traitement du réel par le voile. Mais, aujourd'hui, s'y ajoute une nouvelle fonction, imposée par le commerce et la tentative d'objectiver la musique tonale dévoyée par notre époque : elle se doit d'être apaisante, zen, réparatrice, voire efficiente et thérapeutique (le fameux *effet Mozart* dont on vend parfois les performances sur le développement neuronal).

Quand Pierre Boulez, en rupture avec la musique du passé, composait un langage musical sans cesse renouvelé, fuyant le moindre écho du sens, il opposait au savoir mortifiant un savoir vivant, usant du son comme expression pour ne pas dire comme reste.



Toujours dans le registre du son, Jacques Lacan, lui, comparait son discours de Rome à un « vagissement » (4) (où le *Mons Vaticanus* prend son étymologie). Il en faisait la marque d'une nouvelle ère pour la psychanalyse : « rénover » (5) les fondements que la psychanalyse prend dans le langage. Il s'agissait alors, d'une part, de sortir la psychanalyse du « formalisme poussé jusqu'au cérémonial » (6) dans lequel elle s'était installée avec les postfreudiens et, d'autre part, dans un même élan, d'élaborer, à l'appui du langage, de l'interprétation, de l'acte psychanalytique, un savoir visant à « suspendre les certitudes du sujet, jusqu'à ce que s'en consomment les derniers mirages » (7).

C'est ce que pointe Éric Laurent : « l'interprétation [...] doit *viser le nouveau* dans l'union du son et du sens » (8). *Viser le nouveau* est probablement l'un des énoncés les plus précieux pour ouvrir la porte où psychanalyse et création musicale se rejoignent. Or ce point de visée ne s'accorde pas à la quête d'efficacité de notre temps. Car l'efficace dont notre époque raffole n'a pas de voix. Elle est, comme le dit Lacan à propos du progrès des sciences, une « *langue bien faite* qu'on peut dire être sa langue propre, une langue privée de toute référence à une voix » (9).

Sans voix, le sujet, celui de la psychanalyse, disparaît. Et avec lui : l'inconscient, la création musicale et leurs invendables dissonances.

1 : Cottet S., « Musique contemporaine : la fuite du son », *La Cause du désir* « Oui ! En avant derrière la musique », hors-série numérique consacré à « Psychanalyse et musique », 2016, p. 64, disponible [ici](#) ; repris en hommage à Serge Cottet dans *Lacan quotidien*, n° 752, 7 décembre 2017

2 : Lacan J., « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite sur la Verneinung de Freud », *Écrits*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1966, p. 388.

3 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1972, p. 35.

4 : Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits, op. cit.*, p. 238.

5 : *Ibid.*

6 : *Ibid.*, p. 244.

7 : *Ibid.*, p. 251.

8 : Laurent É., *L'envers de la biopolitique*, Paris, Navarin/ Le Champ freudien, 2016, p. 248.

9 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, coll. Champ Freudien, 1975, p. 291

Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI